

UNE SAISON DE MACHETTES / Jean Hatzfeld, Le Seuil, 2003

DOCUMENTS

J'ai lu qu'après chaque génocide, les historiens expliquent que ce sera le dernier. Parce que plus personne ne pourra plus accepter une telle infamie. Voilà une blague étonnante.

Innocent Rwililiza. *Dans le nu de la vie.*

Ce dossier est volontairement très ouvert.

Il propose surtout quelques informations de base, et des textes, ainsi que des pistes de réflexion, non exhaustives, en guise de points de départ pour des échanges et des débats.

Il y manque quelques précisions géographiques, cartographiques et chronologiques qu'on serait en droit d'en attendre : on les trouvera, très clairement exposées, dans les dernières pages d' *Une saison de machettes*.

Dominique Lurcel

An abstract painting with a textured surface, featuring a palette of pink, orange, purple, and blue. The brushstrokes are visible, creating a sense of movement and depth. The overall composition is dense and layered.

UNE SAISON DE MACHETTES

Récits recueillis par **Jean Hatzfeld**

Adaptation et mise en scène **Dominique Lurcel**

Cie Passeurs de mémoires

Le Théâtre n'est pas seulement une forme d'expression parmi d'autres. Il est la seule expression où l'homme s'adresse à un autre homme, chaque jour, maintenant et sans arrêt. Grâce à cela, le théâtre n'est pas uniquement un lieu où l'on raconte des histoires. Il est un lieu de rencontres entre les hommes, un espace d'une existence humaine authentique qui se dépasse pour témoigner sur le monde, sur elle-même ; il est un lieu de dialogue vivant, unique et inimitable qui parle de la société et de ses tragédies, de l'homme, de son amour, de son mal et de sa haine. Le théâtre est un foyer spirituel de la communauté humaine, le point de cristallisation de sa vie spirituelle, c'est un espace de sa liberté et de son consentement.

Dans la civilisation technique globale, formée par tant de cultures particulières et menacées par ses conflits, le théâtre est -je le crois fermement- le bâtisseur de l'espoir et une loupe par laquelle on entrevoit l'avenir. Pas parce qu'il montrerait le monde meilleur qu'il n'est en réalité mais parce qu'il rend l'espoir d'assister à la renaissance de l'humanité. Car si le théâtre est le lieu de communication libre entre les hommes libres sur le mystère du monde, il montre la voie qui mène à la tolérance, au respect mutuel, au respect du miracle de l'être.

Je vous invite, vous tous, hommes de théâtre, à penser, en ce moment, à vos collègues de Sarajevo. Ils font ce dont je parle ici ; par la liberté d'esprit, en cultivant le dialogue, en créant l'espace d'une communication concrète entre les hommes, ils combattent l'affreuse guerre qui sévit dans leur pays. Les purificateurs ethniques et les violeurs renvoient le monde à son passé le plus ténébreux. Les hommes de théâtre qui dialoguent avec leurs spectateurs sur les drames du monde d'aujourd'hui et sur les drames des âmes, montrent l'avenir. Parallèlement à la guerre que nous dévoile la télévision, a lieu une autre guerre à Sarajevo. Une guerre sans armes entre ceux qui détestent et tuent les autres parce qu'ils sont différents, et les hommes de théâtre qui soulignent la nature unique de l'être humain et rendent possible le dialogue. Les hommes de théâtre doivent être les vainqueurs de cette guerre. Parce qu'ils montrent l'avenir comme un dialogue serein entre les individus et les sociétés sur le mystère du monde et de l'être.

Ces hommes de théâtre servent la paix et nous rappellent que le théâtre a un sens.

Vaclav Havel – 27 mars 1994
Message pour la Journée mondiale du Théâtre

Une saison de machettes

Ils sont dix.

Dix copains rwandais, hutu, copains de classe, de matchs de foot, de travaux des champs.

En trois mois, d'Avril à Juin 1994, ils ont massacré à la machette, « sans rien penser », tout ce que leur bourgade et les collines voisines comptaient de tutsi, près de cinquante mille, hommes, femmes, enfants, leurs « avoisinants », avec qui ils avaient aussi partagé bancs de classe, bancs d'église, soirées arrosées et matchs de foot.

Jean Hatzfeld les a rencontrés dans la prison où ils purgeaient leurs peines (A ce jour, tous, sauf un, ont retrouvé la liberté, leur village, et ceux qu'ils n'avaient pas eu le temps de tuer) : ils ont raconté calmement, placidement, d'une voix posée, presque neutre.

Paroles sans précédent, si l'on se réfère aux autres grands génocides du siècle (même si l'on pense, ici, au journal tenu par Rudolf Hoess, le Commandant d'Auschwitz, ou, là, au film de Rithy Panh, S 21). Paroles littéralement *sidérantes*, au moins autant par la forme qu'elles prennent que par leur contenu, qui posent les questions essentielles sur l'homme, et ce qu'on a appelé, il y a moins d'un siècle « la banalité du mal », mais aussi sur les mécanismes –idéologiques, collectifs et individuels- qui en préparent le terrain, en autorisent la prolifération.

En 1995, j'avais mis en scène des *Conversations avec Primo Levi*, qui posaient déjà les mêmes questions, à propos d'Auschwitz. Ces *Conversations* continuent d'être jouées, très régulièrement, depuis 28 ans. La découverte, dès sa parution en 2003, d'*Une saison de machettes*, a été pour moi un vrai choc, et une évidence : il fallait adapter et faire entendre ces paroles, comme une suite -et une illustration radicale- des propos de Primo Levi.

L'adaptation a pris du temps : le livre de Jean Hatzfeld alternait paroles des « coupeurs » avec le regard aigu, bouleversant, de quelques rescapés –leurs « avoisinants »-, en majorité des femmes, ainsi que les réflexions, les mises en perspective de l'auteur. Tout y était passionnant, très intelligemment construit. Finalement, le choix, inévitable, des textes s'est entièrement resserré autour des récits des cultivateurs, dans la volonté d'une confrontation nue, directe avec chaque spectateur. Pour que chacun, en toute liberté, se construise son jugement, ses interrogations. De Jean Hatzfeld, on a seulement conservé, en guise d'ouverture, les premières pages, et quelques interventions, comme autant de respirations nécessaires.

Une saison de machettes a été créé fin 2006 à Paris, puis joué à Avignon en 2007. La pièce (c'est ainsi que Jean Hatzfeld la nomme) a ensuite tourné jusqu'en 2009.

Il s'agit donc ici d'une reprise.

Difficile de parler de « spectacle ». Il s'agit plutôt d'une mise en voix collective, d'une « livraison » de récits : un chœur tragique du siècle – le tragique trouvant ici une dimension supplémentaire dans le décalage entre l'acte et la manière de le dire, un décalage tel qu'il frôle parfois, même s'il est difficile de le reconnaître, le burlesque. Tout le travail, ici, consiste à tenter de faire entendre ce décalage, dans la recherche de la transmission la plus juste, loin de toute réduction, ethnique ou psychologique. Quatre comédiens, une contrebasse, un mur et quelques lumières. Le mot, ici, est l'essentiel, et il s'agit, dans le temps et l'espace resserrés de la représentation, d'en

dilater le sens, au maximum. Sans pathos ni métaphore. Primo Levi : « L'horreur est .Il vaut mieux laisser les choses se raconter d'elles-mêmes»

Il ne s'agit pas de désespérer l'auditoire –à quoi bon ?- mais d'essayer de comprendre. Parce que ce qui interroge le plus, finalement, dans ces paroles, c'est leur insupportable proximité.

D.L.

Sur le génocide des Tutsi: point de vue.

Au début des années 1990, le régime rwandais vacille suite au déclenchement de la guerre par le Front patriotique rwandais (FPR) : c'est un des points clés qui va conduire au génocide. Le contexte de libéralisation politique provoquera aussi un multipartisme assez bruyant. Le parti unique d'Habyarimana perd donc sa force absolue : il négocie et signe les accords d'Arusha en 1993. Mais les extrémistes du pouvoir préfèrent une solution jusqu'au-boutiste et constituent des milices.

La France, qui était observatrice à Arusha, se laisse alors entraîner dans un jeu obscur en prenant parti pour ces irréductibles. La période de transition ratée voit l'échec de la mise en place des institutions prévues par l'accord. Elle correspond aussi au développement de l'arsenal et de l'idéologie du génocide. L'incident de l'avion d'Habyarimana déclenche la tuerie à grande échelle. Elle va durer trois mois.

La reconnaissance du génocide

Aujourd'hui, le génocide est une question centrale qui fonde un nouveau type de rapports au Rwanda. Tout passe par la reconnaissance ou le déni. Dans les premières années, le gouvernement a eu une attitude ambiguë dans certains cas. Dans la population, le déni était puissant. La reconstitution des milices dans les camps de réfugiés du Congo -Zaire a même fait craindre une reprise en main du pays par l'ancien régime. Dans la culture rwandaise, la notion de génocide n'existe pas. On parle plus souvent de la « guerre » faute d'une capacité d'analyse appropriée. Mais, de commémoration en commémoration, la reconnaissance du génocide progresse dans les mentalités. C'est pour le Rwanda un des meilleurs moyens de s'en sortir.

Le rôle de la colonisation

La relation coloniale est extrêmement dialectique. Le colonisateur a construit le mythe des envahisseurs Tutsi venus du Nil, et des Hutu défricheurs de la forêt primitive. Ce mythe reste présent. La colonisation pèse aussi sur le pouvoir politique : après s'être appuyée sur le système traditionnel, elle remet tout le pouvoir aux mains des Hutu à l'indépendance. En 1959, les massacres, qui déclenchent les premiers exils des Tutsi, se font sous l'autorité de tutelle. Belges et Hutu sont persuadés de leur bon droit, et cet état d'esprit se poursuivra lorsque la France soutiendra le régime après avoir évincé la Belgique.

La société traditionnelle

Avant la colonisation, le Rwanda était habité par les Hutu, les Tutsi et les Twa sans qu'aucune « science » ne les ait encore différenciés en « races ». Les mythes font remonter leur origine à un ancêtre commun, Ghanga, qui aurait eu trois fils dont sont issues les trois composantes. A cette division se superposent un système de lignages et des clans où se répartissent indifféremment Twa, Hutu et Tutsi. De cette société d'agriculteurs et d'éleveurs est sorti un pouvoir politique : le clan Banyginya qui a produit la lignée royale mais qui était aussi le seul à compter peu de Hutus. Le mythe de la suprématie tutsie associé à l'idéologie de l'invasion a créé un mélange explosif.

Le génocide des tutsi est un crime de proximité sociale et physique. L'identification des responsables a été très rapide, mais je pense qu'il restera longtemps dans la mémoire

collective l'idée que ce sont les Hutu qui ont tué. C'est pourquoi je soutiendrai tout projet ou idée qui permettra d'effacer cette représentation ethnique. En supprimant l'opposition hutu/tutsi, le sentiment de culpabilité cessera de s'entretenir. Comme dans tous les autres peuples, la mémoire ne sera alors plus qu'une question d'archives.

José Kagabo

Historien

Maître de conférences à l'Ecole des hautes études en sciences sociales.
(*Convergences*. Secours Populaire Français. Avril 2004)

Jean Hatzfeld

Parcours

Jean Hatzfeld est né en 1949. Il entre au quotidien *Libération* en 1977. Jusqu'à la fin des années 80, il écrit principalement sur le sport : courses de moto, tennis, football.

Puis il devient correspondant de guerre. Au Liban, en Israël et Palestine. En Haïti.

En 1991, il est parmi les tous premiers journalistes à arriver au cœur du conflit des Balkans, à Vukovar, en Croatie, assiégée par les Serbes. Gravement blessé en 1992, longtemps immobilisé, il retourne ensuite en Bosnie.

De son expérience en ex-Yougoslavie, il tire deux livres : un récit, *L'air de la guerre* (éd. de l'Olivier. 1994), et, plus tard, un roman, *La guerre au bord du fleuve* (éd. de l'Olivier. 1999).

A partir de 1997, il partage sa vie entre Paris et Nyamata, un bourg à une trentaine de kilomètres au sud de Kigali, et il se consacre au récit du génocide des Tutsi, en donnant d'abord la parole aux rescapés –les grands oubliés des Médias- : c'est ,en 2000, *Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais* (éd. du Seuil), puis en recueillant les paroles des tueurs : c'est *Une saison de machettes* (Seuil. 2003).

Depuis, à côté de deux ou trois romans, il n'a cessé de réunir récits sur récits, interrogeant désormais la nouvelle génération (*Un papa de sang*, 2015) et donnant la parole à quelques hutu, des Justes ayant sauvé quelques tutsi (*Là où tout se tait*, 2021)

Phrases

Je n'ai pas écrit sur le génocide tutsi pour « transmettre » une mémoire ou rendre service aux victimes par compassion. Je ne me perçois pas comme un « passeur ». J'ai fait ces livres parce que j'en ai ressenti, moi, le besoin. Ça peut paraître dérangeant, mais c'est la vérité.

Le Rwanda m'obsède : il faut que j'y aille. Je retourne toujours au même endroit, à Nyamata. L'histoire continue : des génocideurs emprisonnés sortent de prison, réintègrent leurs parcelles ; certains sont même voisins des rescapés. C'est fascinant et terrible, et moi, je suis dedans . Sans grands mots, j'aime ça ; actuellement, je ne peux pas m'en passer. Après le récit des victimes, je ne voyais pas l'utilité de faire celui des bourreaux. J'y allais et, peu à peu, le livre a émergé. Maintenant c'est

pareil, j'y retourne sans projet précis. Le génocide tutsi, comme le génocide juif, est une histoire qui durera très longtemps.

Je ne crois pas que mes livres puissent empêcher demain un autre génocide. Pas plus qu'ils permettent de mieux le comprendre, puisque je ne comprends toujours pas, et vous non plus. On ne comprend pas l'extermination.

Une seule question se pose réellement : comment des gens ordinaires deviennent des tueurs quotidiens ? Il n'y a pas de réponse à ce basculement. Tout ce qu'on peut faire, c'est emmener le lecteur dans un voyage au cœur du génocide. En partant d'un lieu précis, les marais de Nyamata avec les collines et les villages alentour, on approche cette idée d'extermination préméditée.. On entre dans la monstruosité. Au lecteur de savoir comment il en sort.

(Extraits de *Le Monde* 2, 21-22 mars 2004. Entretien avec Sylvain Cypel, et de *Convergence*, mensuel du Secours populaire français, avril 2004)

Écrire le génocide ?

Le Rwanda représente une rupture dans la vie de journaliste de Jean Hatzfeld. Il y a vu « le mal absolu ». Au moment du génocide, il se trouvait à Sarajevo, accaparé par la guerre en ex-Yougoslavie. Il avoue ne pas s'être intéressé au Rwanda au printemps 1994. Il quitte Sarajevo en mai-juin afin de couvrir pour son journal la coupe du monde de football aux Etats-Unis. Arrivé à l'hôtel à San-Francisco, il découvre à la télévision les images du Rwanda et comprend ce qui s'y déroule. Il rentre en France, puis arrive au Rwanda au début de l'été 1994, après le génocide, au moment de l'exode de la communauté hutu. Pendant plusieurs semaines, il suit le périple de ces deux millions de personnes fuyant le pays par peur des représailles, marchant sur les routes pour se réfugier dans les camps de l'est.

« A mon retour à Paris en septembre, je saisis brusquement une anomalie. Nous –moi comme les autres- avons éliminé de l'histoire un des protagonistes. Nous nous étions intéressés à tous les autres, principalement à ceux qui fuyaient vers Goma, au protagoniste humanitaire, onusien, diplomatique, politique, à ce que la France aurait dû faire, mais celui qui avait disparu de nos écrits était le rescapé ! J'en avais été marqué parce que cela me rappelait quelque chose (Primo Levi l'a écrit avec d'autres en 1945) : que le réflexe d'un rescapé de génocide, le distinguant radicalement d'un survivant à une guerre civile, est cette tendance naturelle à l'isolement, à l'éloignement. Nous étions fautifs de les avoir éliminés de l'histoire, mais nous avons une circonstance atténuante, car lui-même s'en écarte. Il se détache du monde auquel il ne croit plus et se recrée un monde de rescapés. Les souvenirs n'ont plus aucun intérêt à être racontés à autrui qui, de toute façon, ne peut ni totalement les croire, ni totalement les comprendre. On est un peu fâché avec autrui, on éprouve une méfiance envers l'humanité. Ce n'était pas la première fois de l'histoire. Il allait falloir raconter cela. »

Jean Hatzfeld va s'y employer dans deux récits construits très différemment : *Dans le nu de la vie* et *Une saison de machettes*. Il insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas de témoignages –celui qui témoigne veut transmettre aux autres quelque chose d'utile- ce n'est plus le souci des rescapés d'un génocide. Par ailleurs, Jean Hatzfeld ne croit pas à l'utilité du journalisme. Tout au moins, il ne se pose pas la question en ces termes : « Le devoir de mémoire ne me préoccupe pas beaucoup. C'est plus simple. Je suis totalement bouleversé par une histoire qui se déroule devant moi, qui est un génocide. J'ai l'impression d'avoir touché, comme d'autres d'ailleurs, le mal absolu ? Cela devient obsessionnel, on ne pense qu'à ça, on se souvient de l'holocauste. On se dit qu'on va écrire là-dessus, mais on ne sait pas bien ce qu'on va dire, ni si on va publier, mais c'est une manière de vivre avec cette obsession. Après, la forme vient petit à petit. Il n'y avait pas l'idée de leur « donner la parole », car ils s'en foutaient. Je ne crois pas que les journalistes soient là pour changer le cours des choses, mais ils permettent de mieux les comprendre. Ce sont des petits historiens. Si quelqu'un avait écrit entre 1942 et 1945 que tous les matins des trains à bestiaux remplis d'humains allaient à Auschwitz ou à

Treblinka, le cours des trains n'en aurait pas été changé. Et je l'ai vérifié. A Sarajevo. Les trois premiers mois, nous étions peu nombreux, on écrivait tous les jours sur la guerre, la purification ethnique, et ça ne changeait rien du tout. L'information peut être émise mais à un moment donné, elle doit aussi être reçue. L'émission d'informations ne change pas le cours de l'histoire. J'ai raconté le siège de Vukovar dans une indifférence totale, ce n'est qu'au moment où l'ONU est intervenue que les gens ont voulu tout savoir sur la Bosnie.»

Une fois encore, Jean Hatzfeld rejoint Primo Levi : « Auschwitz n' a servi à rien. » La mémoire est nécessaire mais insuffisante pour nous prémunir contre de futures atrocités. Tzvetan Todorov affirme qu'en elle-même, elle n'est ni bonne ni mauvaise, et qu'elle navigue entre deux écueils : »la sacralisation ou l'isolement radical du souvenir, et la banalisation, ou assimilation abusive du présent au passé. »

Valérie Humbert
Journal du théâtre de Vidy-Lausanne
(Septembre-octobre 2003)

Questions et pistes de réflexion...

Dans *Une saison de machettes*, les paroles des cultivateurs hutu posent l'essentiel de la problématique de tout mécanisme génocidaire :

A/ Comment se met en place, insidieusement, le processus qui, sciemment ou non, va conduire au massacre –concrètement : comment glisse-t-on de la cohabitation, du partage des activités quotidiennes avec ses voisins « autres » à l'élimination de ceux-ci ?

- Le quotidien : les stéréotypes, les idées reçues. Les blagues « de comptoir » .Pour rire (de l'Autre. Avec lui. Qui « accepte » la blague. Poids du groupe. Désir d'être intégré...)
- Du verbe Tolérer : depuis l'acception du terme dans le langage des Lumières à son utilisation quotidienne, qui en fait un synonyme du verbe supporter (à peine...)
- Le rôle des médias ; celui des intellectuels . Les mots peuvent-ils tuer ?
- Le rôle déterminant du pouvoir politique en place. Manipulation et non-dits.
- La peur de l'Autre. Fantômes et réalité.
- Un monde clos
- Le rôle de la Communauté internationale (les exemples de la Shoah, de la Bosnie, du Rwanda) : Information et indifférence.

B/ Comment devient-on soi-même « autre » ?

- Le moment du basculement. Le passage à l'acte. « On tue en groupe ».
- Le renversement de l'image paternelle : la loi ne réprime plus, elle encourage.
- L'indifférence grandissante.
- La négation de l'Autre en tant qu'être humain (Rôle du langage : le champ lexical de l'animalisation).
- La « suspension de la conscience individuelle ». La possibilité de dire non ?

- Dieu : la religion mise entre parenthèses.
- Y trouver son compte : l'appropriation des biens de l'autre.
- La suppression des tabous, la satisfaction des pulsions individuelles les plus refoulées : piller, violer. (Il y a des « bons » et des « mauvais » tueurs...).

C / Comment se regarde-t-on, ensuite ?

- Le remords ?
- Le rejet de l'acte sur les autres ? Le pouvoir politique ? Ceux qui « ont tourné le dos » ? « Nous avons été trompés ». Bourreaux et victimes ?

Quelques repères bibliographiques...

Sur le Rwanda :

- Les 2 ouvrages de Jean Hatzfeld, évidemment :
Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais. Le Seuil. 2000.
Une saison de machettes. Le Seuil. 2003
(ces 2 ouvrages sont disponibles en collection Points-Seuil)
- *Survivantes*, d'Esther Muyawayo (Babel Poche), bouleversant récit d'une rescapée. Histoire, aussi, d'une résilience. Et un réquisitoire.
- *J'ai serré la main du diable.* Roméo Dallaire. Libre Expression. 2003. Un témoignage exceptionnel : le général Dallaire commandait la force de maintien de la paix de l'ONU au Rwanda, la Minuar.
- *Le Génocide au village*, Hélène Dumas, 2014 (Le Seuil)
- *Une initiation*, Stéphane Audoin-Rouzeau 2017 (Le Seuil). Notamment sur l'implication de la France aux côtés des génocidaires.

...et deux analyses :

- *Rwanda : histoire d'un génocide.* Colette Braeckmann. Fayard. 1994. Par une journaliste, grande spécialiste de l'Afrique (du quotidien belge *Le Soir*)
- *Rwanda, les médias du génocide.* Sous la direction de J.Pierre Chrétien. Karthala. 1995-2002.

Sur les génocides et les chemins qui y conduisent..

- Mécanismes d'exclusion, boucs émissaires, regards sur l'Autre... :
Elise ou la vraie vie. Claire Etcherelli. Bien connu des enseignants, mais
Toujours d'actualité...
Le système périodique. Primo Levi. A.Michel 1987.

Scènes de chasse en Bavière (Théâtre). Martin Sperr. Editions de L'Arche .
Tous les autres s'appellent Ali. Film de Rainer Fassbinder.

- Sur la « banalité du mal », deux « classiques » :
Un document : Hannah Arendt : *Eichmann à Jérusalem*. Gallimard 1966
Un roman : *La mort est mon métier*. Robert Merle. (à partir du Journal de Rudolf Höss, le commandant d'Auschwitz).
Et : *Des hommes ordinaires (le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la solution finale en Pologne)*. C.R. Browning.
Les Belles- Lettres (1994)
- Sur la « zone grise » : *Les naufragés et les rescapés (Quarante ans après Auschwitz)*. Primo Levi. Gallimard 1989.
- Un film : *S 21*, de Rithy Panh (Sur le génocide cambodgien)
- Et un film attendu en janvier 2024 : *The zone of interest*/ Jonathan Frazer

Un ouvrage, enfin, qui « fait le point », autant que faire se peut, sur tous les mécanismes génocidaires et les massacres de masse, étude comparative (Shoah, Bosnie, Rwanda), très documenté –et d'une lecture très accessible : *Purifier et Détruire*. Jacques Sémelin . Le Seuil 2006.

TEXTE ANNEXE : HAINE DE SOI, HAINE DE L'AUTRE

Il existe deux expressions psychiques de la haine : la haine de l'autre et la haine de soi, celle-ci n'apparaissant pas en général comme telle. Mais il faut comprendre que les deux ont une racine commune, le refus de la monade psychique d'accepter ce qui, pour elle, est, au même titre, *étranger* : l'individu socialisé dont elle a été forcée de revêtir la forme, les individus sociaux dont elle est obligée d'accepter la coexistence (toujours, profondément, moins réelle que son existence propre pour elle-même –donc aussi, beaucoup plus facilement *sacrifiable*). Cette structure ontologique de l'être humain impose des contraintes indépassables à toute organisation sociale et à tout projet politique. Elle condamne irrévocablement toute idée d'une société « *transparente* », tout projet politique qui viserait la réconciliation universelle immédiate en prétendant court-circuiter l'institution.

Pendant le processus de socialisation, les deux dimensions de la haine sont domptées à un degré important ; du moins, le sont leurs manifestations les plus dramatiques. Pour une partie, cela est fait par le moyen d'une diversion permanente de la tendance destructive vers des fins sociales plus ou moins « *constructives* » ; l'exploitation de la nature, la compétition interindividuelle de différentes formes (potlatch, activités agonistiques « *pacifiques* » telles que jeux athlétiques ou autres, compétition économique, politique, de prestige, luttes intra-bureaucratiques, etc...), ou bien simplement vers la malveillance intersubjective banale.

Tous ces débouchés canalisent, dans toutes les sociétés connues, une part de la haine et de l'énergie destructive « disponible », mais jamais sa totalité.

Mais, jusqu'à maintenant, tout se passe comme si cette canalisation n'était possible qu'à condition de garder, pour ainsi dire, la partie restante de la haine et de la destruction dans un réservoir, prête à être transformée, à des intervalles réguliers ou irréguliers, en des activités destructives formalisées et institutionnalisées contre d'autres collectivités –c'est à dire en guerre. Cela ne veut pas dire que la haine psychique est la « cause » des guerres [...] mais la haine en est sans doute une condition non seulement nécessaire mais essentielle. J'appelle condition essentielle une condition qui entretient un rapport intrinsèque avec ce qu'elle conditionne.

La haine conditionne la guerre et s'exprime dans la guerre. La phrase d'André Malraux, dans *Les Noyers d'Altenburg* : « Que la victoire dans cette guerre reste à ceux qui l'auront faite sans

l'aimer », exprime un souhait contredit par la réalité de presque toutes les guerres. Autrement, on ne comprendrait pas comment il aurait été possible pour des millions et des millions de gens à travers toute l'histoire connue de l'espèce humaine d'être prêts, d'une seconde à l'autre, à tuer des personnes inconnues et à être tués par elles. Et, lorsque les ressources de ce réservoir de haine ne sont pas activement mobilisées, elles se manifestent sourdement sous les formes du mépris, de la xénophobie et du racisme.

Les psychanalystes parlent souvent du tabou du meurtre d'une façon superficielle. En vérité, seul le meurtre *intraclanique* est en cause dans le mythe freudien de *Totem et Tabou*, et lui seul est sanctionné socialement, alors que le meurtre pendant une guerre ou lors d'une vendetta est titre de gloire.

Il y a ici une conjonction fatale. Les tendances destructives des individus s'accordent admirablement à la quasi-nécessité pour l'institution de se clore, de renforcer la position de ses propres lois, valeurs, règles, significations comme uniques dans leur excellence et les seules vraies, par l'affirmation que les lois, les croyances, les dieux, les normes, les coutumes des autres sont inférieurs, faux, mauvais, dégoûtants, abominables, diaboliques.

Et cela à son tour est en harmonie complète avec les besoins de l'organisation identificatoire de la psyché de l'individu. Car, pour celle-ci, tout ce qui se trouve au-delà du cercle de significations qu'elle a si péniblement investies le long de son chemin vers la socialisation est faux, mauvais, a-sensé. Et ces significations sont, pour elle, coextensives à la collectivité et au réseau de collectivités auxquelles elle appartient : le clan, la tribu, le village, la nation, la religion. Des conflits entre ces divers pôles de référence sont certes possibles ; on sait aussi qu'ils surgissent beaucoup moins dans des environnements archaïques que dans des environnements modernes. En tout cas, ce qui doit être clairement, comme base de tout le reste, est que, en première approximation et en principe, toute menace aux principales collectivités instituées auxquelles les individus appartiennent est vécue par eux comme plus sérieuse qu'une menace contre leur propre vie.

Ces traits peuvent être observés avec la plus grande intensité et la plus grande pureté dans les sociétés pleinement closes : les sociétés archaïques traditionnelles, mais aussi, encore plus, les sociétés totalitaires modernes. La fallace capitale est toujours : nos normes sont le bien ; le bien, c'est nos normes ; leurs normes ne sont pas les nôtres ; donc leurs normes ne sont pas le bien. De même : notre Dieu est vrai ; la vérité est notre Dieu ; leur Dieu n'est pas notre Dieu ; donc leur Dieu n'est pas un vrai Dieu.

Il a toujours semblé presque impossible pour les collectivités humaines de considérer l'altérité comme précisément cela : de l'altérité, simplement. De même, il leur a été presque impossible de considérer les institutions des autres comme ni inférieures ni supérieures, mais simplement des institutions autres et en vérité, pour la plupart, incomparables avec les leurs propres. La rencontre d'une société avec les autres en général ouvre trois possibilités d'évaluation : ces autres sont nos supérieurs, nos égaux, nos inférieurs. Si nous acceptons qu'ils nous soient supérieurs, nous devrions renoncer à nos propres institutions et adopter les leurs. S'ils étaient égaux, il serait tout simplement indifférent d'être un Yankee plutôt qu' Indien Crow, un chrétien plutôt qu'un païen. Les deux possibilités sont intolérables. Car les deux impliquent, ou paraissent impliquer, que l'individu devrait abandonner ses propres repères identificatoires –qu'il devrait abandonner, ou du moins mettre en question, sa propre identité si chèrement acquise le long du processus de socialisation.

Ne reste donc que la troisième possibilité : les autres sont inférieurs. Certes, cela écarte l'éventualité que les autres puissent être nos égaux au sens que leurs institutions et les nôtres seraient, à première vue et globalement, *incomparables*. Il n'est difficile de voir pourquoi l'émergence d'une telle vue est historiquement improbable. Elle conduirait à accepter chez les autres ce qui est pour nous abominable, ce qui est en principe impossible pour toute culture religieuse.

Même dans le cas des cultures « non religieuses », cela soulèverait parfois des questions insolubles au niveau purement théorique : que faites-vous face à des sociétés qui ne reconnaissent pas les droits humains, infligent à leurs sujets des peines cruelles ou pratiquent des coutumes horribles (l'excision et l'infibulation des femmes, par exemple) ? Accéder à l'idée d'une possible incomparabilité des cultures n'est possible que dans une société pour laquelle, quelle que soit l'intensité de son adhésion à ses institutions, une première déhiscence interne s'est déjà produite, rendant possible une prise de distance à l'égard de l'institué.

C'est pourquoi le mouvement vers la reconnaissance de cette altérité essentielle commence en même temps et avec les mêmes motivations profondes que le mouvement vers la rupture de la clôture de la signification, c'est-à-dire vers la mise en question de l'institution donnée de la

société, la fin de l'hétéronomie pleine, la libération des pensées et des actes, en somme la naissance de la démocratie et de la philosophie.

Dès lors, l'idée que les autres ne sont ni pervers ni inférieurs commence à se frayer sa voie : Homère, Hérodote, Montaigne, Swift, Montesquieu... Il serait tentant, et encourageant, de pouvoir dire que l'ouverture de la pensée et la démocratisation partielle et relative des régimes politiques en Occident ont marché au même rythme que le déclin du chauvinisme, de xénophobie et du racisme. Mais, même en laissant de côté les explosions terrifiantes de la barbarie xénophobe et raciste pendant le vingtième siècle, on ne pourrait accepter cette idée qu'au prix de plusieurs restrictions très fortes. Il y a lieu, en particulier, de réfléchir sur l'extrême virulence de la résurgence du nationalisme, de la xénophobie et du racisme, pendant le vingtième siècle, dans des pays « civilisés » et « démocratiques ». Quant au monde non occidental, l'effrayante situation actuelle se passe de commentaires.

Il faut ajouter qu'ici encore l'insondable multiplicité et hétérogénéité des formes historiques d'institutions défie tout schéma simple de compréhension. L'hostilité à l'égard des étrangers parcourt pratiquement tous les spectres des possibles, depuis le meurtre immédiat jusqu'à l'hospitalité la plus généreuse. La *xenia* [=qualité d'étranger] était commune à tous les Grecs, cependant que les Lacédémoniens avaient institué la *xenelasia* [=bannissement des étrangers], expulsant après un séjour minimal. Mais il faut noter que cette variété instituée et la bienveillance qu'elle peut parfois comporter concernent exclusivement les *individus* étrangers, jamais les institutions comme telles, et les étrangers « de passage », presque jamais leur installation. (Les empires multi-ethniques forment une classe à part, pour des raisons évidentes : ici, l'autorité centrale impose la tolérance des allogènes, ce qui, comme on sait, n'a pas empêché les pogroms des juifs et les massacres des Arméniens.)

Tous ce qui a été dit jusqu'ici rend compte de l'exclusion de l'extérieur. Cela ne suffit pas à « expliquer » pourquoi cette exclusion devient discrimination, mépris, confinement et finalement haine, rage et folie meurtrière. Considérant les formes très variées, mais aussi extrêmes, que ces comportements peuvent revêtir, et leurs explosions aiguës à des moments spécifiques de l'histoire, je ne crois pas qu'il puisse y en avoir une « explication » générale ; seules les enquêtes historiques peuvent rendre en partie compréhensibles les faits correspondants dans leur diversité extraordinaire. Mais cette compréhension requiert en premier lieu que nous soyons capables de reconnaître et d'estimer correctement l'extraordinaire quantité de haine contenue dans le réservoir psychique, que l'institution sociale n'a pas pu, ou n'a pas voulu, canaliser vers d'autres objets.

Un facteur peut cependant être mentionné concernant les explosions massives de haine nationale et raciale dans l'époque moderne. La dissolution, dans les sociétés capitalistes, de presque toutes les instances de collectivités intermédiaires significatives, et, par là, des possibilités d'identification alternatives pour les individus, a certainement eu pour effet une crispation identificatoire sur les entités « religion », « nation » ou « race » et exacerbé immensément la misoxénie au sens le plus vaste du terme. La situation n'est pas essentiellement différente dans les sociétés non européennes qui subissent de plein fouet le choc de l'invasion de la modernité et donc de la pulvérisation de leurs repères identificatoires traditionnels, et réagissent par un surcroît de fanatisme religieux et/ou national.

Une remarque finale concernant le racisme. Je trouve étonnant que, pour autant que je sache, la caractéristique principale et déterminante du racisme, visible immédiatement à l'œil nu, n'ait pas été remarquée par les écrivains qui s'en sont occupés. Cette caractéristique est l'*inconvertibilité essentielle* de l'autre. Tout fanatique religieux accepterait avec joie la conversion des infidèles ; tout nationaliste « rationnel » devrait se réjouir lorsque des territoires étrangers sont annexés et leurs habitants « assimilés ». Mais tel n'est pas le cas du raciste. Les juifs allemands auraient été contents de rester des citoyens du Troisième Reich ; la plupart d'entre eux l'auraient demandé et accepté. Mais les nazis n'en voulaient rien savoir.

C'est précisément parce que, dans le cas du racisme, l'objet de la haine doit demeurer *inconvertible* que l'imaginaire raciste doit invoquer ou inventer des caractéristiques prétendument physiques (biologiques), donc irréversibles chez les objets de sa haine ; la couleur de la peau, les traits du visage sont l'étayage le plus approprié de cette haine, à la fois parce qu'ils signeraient l'étrangeté irréductible de l'objet et éliminerait tout risque de confusion entre lui et le sujet. D'où, aussi, la répulsion particulièrement forte à l'égard du métissage, qui brouille les frontières entre les purs et les impurs et montre au raciste qu'il s'en faudrait de peu pour qu'il se trouve lui-même de l'autre côté de la barrière de la haine. Enfin, il serait certainement justifié de lier cette forme

extrême de la haine de l'autre à la forme la plus obscure, la plus sombre et la plus refoulée de la haine : la haine de soi.

L'hétéronomie et la haine de l'autre ont une racine commune : le quasi-« besoin », la quasi-« nécessité » de la clôture du sens, qui dérivent des tendances intrinsèques à l'institution et de la quête de certitudes ultimes de la part de la psyché singulière qui conduit à des identifications extrêmement fortes à des corps de croyances étanches partagées et soutenues par des collectivités réelles.

L'autonomie, c'est à dire la pleine démocratie, et l'acceptation de l'autre *ne* forment *pas* la pente naturelle de l'humanité. Elles rencontrent toutes les deux des obstacles énormes. Nous savons par l'histoire que la lutte pour la démocratie a rencontré jusqu'ici, marginalement, plus de succès que la lutte contre le chauvinisme, la xénophobie et le racisme. Mais pour ceux qui sont engagés dans le seul projet politique défendable, le projet de la liberté universelle, la seule voie ouverte est la continuation de la lutte à contre-pente.

Cornelius Castoriadis

Figures du Pensable

Ed. du Seuil (1999)

Annexe : L'équipe artistique

(en cours de distribution)

Céline Bothorel

Passionnée par le spectacle vivant, Céline Bothorel est formée notamment au théâtre par Andréas Voutsinas et Jean-Paul Denison et au chant par Sarah Lazarus, Christiane Legrand et Benoît Urbain, elle est tour à tour comédienne, chanteuse, directrice vocale, metteuse en scène.

Sous la direction de D. Lurcel, elle joue **Une saison de machettes** (Hatzfeld), **Folies coloniales** (création) et **L'exception et la règle** (Brecht) où elle assure aussi la direction musicale.

En 2008, elle a fait la direction vocale du **Ravissement d'Adèle** de R. De Vos sous la direction de Pierre Guillois au Théâtre du Peuple et dirige les chanteurs dans sa création **Le gros, la vache et le mainate** (Triomphe au Théâtre du Rond-Point et au Comédia en 2012). Elle écrit et met en scène Anatomie d'une femme en collaboration avec Brenda Clark (co auteur et interprète). Elle est à l'origine de plusieurs créations théâtrales et musicales (**Piaf, l'ombre de la rue, Amour, travail, santé, Le rouge aux joues**) sous les directions d'Alain Prioul, Jean Bellorini, Thomas Bellorini où elle est comédienne et/ou chanteuse.

Depuis l'été 2011, elle a créé le duo **Madames** écrit et mis en scène par Q. Ogier. Elle est accompagnée par Johanne Mathaly au violoncelle ; cette création tourne partout en France.

Son parcours artistique s'accompagne toujours de créations théâtre, chant, danse menées avec des publics divers (enfants, ados, adultes) répondant à des demandes de villes en IDF surtout.

Depuis 2016, elle dirige aussi des plateaux de doublage pour des programmes Jeunesse exclusivement.

Tadié Tuéné

Longtemps comédien et metteur en scène au Cameroun, Tadié joue en France à partir de 1984 (ce qui n'exclut pas les va et vient réguliers avec plusieurs pays africains...). Il a joué notamment sous la direction de Nicolas Peskine, Alain Rais, Isabelle Starkier. Philippe Adrien a fait plusieurs fois appel à lui, récemment encore pour **L'ivrogne dans la Brousse**, spectacle magnifiquement accueilli dans lequel Tadié jouait le rôle masculin principal.

Il a déjà travaillé à plusieurs reprises avec Dominique Lurcel.

Lui aussi conte, régulièrement.

Yves Rousseau

Contrebassiste, compositeur

Né le 31 janvier 1961 en région parisienne de parents non-musiciens mais appréciant des musiques assez diverses. Après l'obtention d'un baccalauréat littéraire à Cherbourg en Normandie, il entame à l'Institut National des Langues Orientales des études de chinois qu'il abandonne en 1982 pour commencer à l'âge de 22 ans des études musicales en intégrant la classe de contrebasse de Jacques Cazauran au Conservatoire National de Région de Versailles.

Il rencontre au sein de l'Ensemble franco-allemand de Jazz celui qui changera sensiblement sa perception musicale, *Jean-François Jenny-Clark*. Il co-dirige ce même ensemble avec *Albert Mangelsdorff* entre 1990 et 1993.

L'année 1987 marque le début d'une riche collaboration avec le vibraphoniste *Franck Tortiller*, avec lequel il initie de très nombreux projets jusqu'en 1999

Participe en 2001 à la musique de "Laissez-Passer", long-métrage de Bertrand Tavernier et en 2002 à celle de "Plus près du Paradis" de Tonie Marshall.

Depuis septembre 2004 et pour une durée de 3 ans, il est en résidence à Nangis en Seine et Marne pour toute une série de concerts et de créations ainsi que d'actions de sensibilisation en direction des publics de demain.

Il participe, selon sa propre volonté et en marge de ses projets personnels, à la vie de plusieurs orchestres pratiquant des musiques très différentes les unes des autres, aux confins du jazz et des musiques improvisées.

En une quinzaine d'années de vie professionnelle, il croise la route d'un grand nombre d'artistes connus et moins connus, furtivement pour certains, plus intensément pour d'autres.

La lumière : Philippe Lacombe

Philippe Lacombe est, depuis plus de trente ans, un des créateurs/lumière les plus féconds et les plus variés de la scène française. Il a signé concerts de jazz comme spectacles de variété, éclairages de sites comme opéras et spectacles de marionnettes. Il a travaillé –entre autres, et dans la durée -avec Jean Gilibert, Jacques Seiler, Agathe Alexis, Sylvain Maurice, Alain Mollot, Laurent Hattat, Jean-Claude Penchenat, Jean-Michel Rabeux, Jean-Luc Revol, Jean-Claude Dreyfus....

Avec **Une saison de machettes**, il signait sa neuvième création/lumière avec Dominique Lurcel, qu'il accompagne depuis 1995.

La Mise en Scène

Dominique Lurcel

Enseignant pendant 30 ans -dont 15 passés au Lycée autogéré de Paris qu'il a contribué à fonder-, Dominique Lurcel n'a jamais cessé de pratiquer le théâtre. Etudes universitaires avec Bernard Dort, théâtre étudiant avec Philippe Léotard. Une rencontre fondatrice avec Armand Gatti en 1968, point de départ de 30 ans de compagnonnage -il mettra en scène cinq de ses pièces. Nouvelle rencontre avec Jean-Louis Barrault, qui monte, en 1986, son **Théâtre de Foire**, publié trois ans plus tôt.

A partir de 1989, il met en scène Büchner (**Lenz**), Diderot (**Supplément au Voyage de Bougainville**), Annie Ernaux (**Passion Simple**), Musset (La **Coupe et les lèvres**), Roland Dubillard (**En attendant Grouchy**). Et Lessing, dont il monte **Nathan le sage** en 1996. L'année précédente, il a été invité au Festival d'Avignon, où il a créé **Primo Levi et Ferdinando Camon : Conversations** - un spectacle qui se joue encore aujourd'hui (plus de 220 représentations).

En 1997, il fonde en Ile-de-France sa Cie, Passeurs de mémoires. Depuis cette date, 21 créations, dont **Mistero Buffo Caraïbe** (textes de Dario Fo), **Soliloques** et **Stabat Mater Furiosa** (Jean-Pierre Siméon), **Mange-moi** et **Debout** (de Nathalie Papin), **Une saison de machettes** (Jean Hatzfeld), **Folies coloniales, Algérie années 30** (montage de textes historiques) , **Le Contraire de l'amour** (Journal de Mouloud Feraoun, 1955/1962), **L'Exception et la règle** (Brecht), **Pays de malheur** (Younès Amrani et Stéphane Beaud), **Comme si j'étais à côté de vous** (lettres de Diderot à Sophie Volland)... En 2015, à la suite des attentats de janvier, il a décidé de mettre en scène, pour la troisième fois, **Nathan le sage**, dont la création a eu lieu en janvier 2017. Après une série parisienne en avril-mai 2017, le spectacle est joué régulièrement (40 représentations fin 2018). Fin 2019, il a créé à Lyon **L'Amérique n'existe pas**, textes de Peter Bichsel (reprises parisiennes en 2020 et 2022. En tournée actuellement).

En 2013 et 2014, à Lyon, il a accompagné un groupe de jeunes rescapés tutsi dans une démarche de transmission de souvenirs : **Tutsi !** Une « forme » qui a voyagé ensuite dans plusieurs villes de France.

Par ailleurs, entre 2018 et 2019, il a mis en place un travail d'atelier/réalisation avec plusieurs lycées professionnels de Villeurbanne (70 lycéens et lycéennes) autour du dernier livre de Stéphane Beaud : **La France des Belhoumi, portraits de famille, 1977-2017** –avec le soutien du Rize, Centre culturel de Villeurbanne et du Rectorat de Lyon. A la suite de quoi, il a créé, en janvier 2021, le dialogue **Passeports pour la liberté, entretiens entre Stéphane Beaud et Samira Belhoumi**. Actuellement en tournée dans toute la France (autour de 150 représentations en avril 2024).

A la demande de l'auteur, il a créé en janvier 2022, à Grenoble, un texte du romancier Antoine Choplin, **Un ciel rempli d'oiseaux**, hommage à la peintre Rom Ceija Stojka, rescapée d'Auschwitz et de Bergen-Belsen (tournée

en 2022/2023). Et tout récemment, Lydie Salvayre lui a confié l'adaptation et la mise en scène de son dernier roman, **Rêver debout**.

Toute sa vie, Dominique Lurcel a souhaité articuler pratiques théâtrales et pratiques pédagogiques. Passionné par la question de la transmission, il a, à côté de ses créations professionnelles, développé régulièrement actions et projets avec amateurs, en privilégiant les rencontres avec les « minorités visibles », mais aussi en milieu carcéral (où il a également enseigné). Sa démarche s'inscrit clairement dans le cadre d'un théâtre de service public, hérité de Jean Vilar : primauté du sens, porté par des écritures fortes : un théâtre du verbe, ancré dans les questions de société les plus actuelles, en quête permanente d'échanges avec les différents publics, et porté par la question, posée par Lessing, de « tout ce qui rapproche et ce qui sépare les hommes »

Un documentaire vient de lui être consacré par l'équipe des cinéastes lyonnais Yves Bénitah et Patrice Pegeault (Acte Public Cie) : <https://vimeo.com/705757325/c5a6395c4e>

Depuis mai 2018, Passeurs de mémoires est devenue une Cie de la région AURA.

Extraits de Presse

Un moment poignant. Blessant au sens fort. (Gilles Costaz, l'Avant-scène.)

Acteurs d'une sobriété exemplaire. Spectacle irréprochable. (Jacques Nerson, Le NI Obs)

Une mise en scène très épurée, sobre et forte à la fois. Le décalage entre l'horreur des mots et la placidité avec laquelle ils sont prononcés rend leur contenu encore plus percutant (Alexis Pluyette, RFI)

Les comédiens nous embarquent dans le tourbillon de ces aveux qui n'en sont pas. La rencontre se fait entre leurs mots et nos consciences. On atteint l'universel (Aby M'Baye, Africultures)

Ni éclat de voix, ni pathos. Une mise en scène éloquente dans son universalité (B.Fauchet, AFP)

D.Lurcel installe ses interprètes dans des conditions scéniques d'authenticité, de simplicité et de crudité testimoniale qui laissent pantois. Un travail indispensable (Catherine Robert, La Terrasse).

Une manière de distance se crée entre l'horreur et la banalité de son expression, qui porte notre réflexion au-delà du déterminisme rwandais, et nous inclut dans cette problématique du mal. (Manuel Piolat Soleymat, Théâtre on line).

La violence des mots, précis, en décalage avec la naïveté affectée des coupables, révolte, prend au creux de l'estomac. En contrepoint, les notes de la contrebasse d'Yves Rousseau, par petites touches comme piquées de ces mots, réactions épidermiques...Oraison funèbre, voix mélancolique qui dit la souffrance et tranche avec l'apathie du discours des bourreaux. (Myriam Ait-Sidhoum, Dernières Nouvelles d'Alsace)

...et Avignon 2007 :

Double mention lors du *Masque et la Plume* (France-Inter, 22 juillet) : le choix de Gilles Costaz, relayé par Jacques Nerson (« Oui, c'est un travail remarquable »..); le premier spectacle cité par M.C. Nivière (Le Pariscope) dans son bilan du Festival (22 août): « J'ai été bouleversée par Une saison de machettes mis en scène par Dominique Lurcel... » ; critique dès le 6 juillet dans Le Dauphiné libéré (« Le sujet, dur, est remarquablement traité ») puis dans le Midi libre (« Terrible et saisissant »), La Marseillaise (« Inestimable témoignage »)...Emissions RFI en Français et en Anglais, interviews Raje, la principale radio libre d'Avignon, radios suisses...longues critiques sur les sites Rue du théâtre, Les trois coups. Et Sylvie Chalaye (Africultures et Sudplanète) : « Dominique Lurcel a choisi de monter ces témoignages avec des acteurs blancs qui prennent en

charge cette parole au-delà de toute assimilation identitaire et culturelle, une démarche qui descend aux racines de l'humanité au lieu de réduire l'autre à des démons bien loin de soi... »

Dossier établi par
Dominique Lurcel

Compagnie Passeurs de Mémoires
1 Cours d'Herbouville 69004 Lyon
Email : ciepasseursdememoires@gmail.com
Tel : 06 87 20 79 11

Administration:
Céline Bothorel
06 84 56 07 07